

Philosynode n° 13

La *saudade* ou la nostalgie du futur

Evidemment, dans un synode, il n'y a pas que « nous », c'est-à-dire, ceux qui pensent comme nous. Le propre et le « miracle » d'un synode est de faire se rencontrer des personnes qui ne sont pas « nous » ! Cela donne, quand ça marche, d'immenses joies ; quand c'est difficile, de la frustration, ou au mieux un besoin d'accoutumance. Ceci s'expérimente surtout dans le rapport au temps : certains sont plus dans le passé dont ils ont la nostalgie, d'autres plus dans l'avenir dont ils rêvent. Disons-le bêtement : il y a les progressistes qui ne sont pas « nous », et les conservateurs qui ne sont pas « nous ». La belle affaire !

Où trouver une plate-forme commune d'échange entre ces deux styles de tempéraments religieux – ceux qui regrettent que le passé ne soit maintenu, ceux qui regrettent que le futur ne soit advenu ? Ce pourrait bien être la *saudade* !

Pour comprendre, il faut se transporter au Portugal, qui est son pays de naissance et d'excellence¹. Selon la philosophe Laurence Devillairs, dans un livre lumineux², la *saudade* relève certes du chagrin, de la peine ou de l'inquiétude, mais elle est « inquiétude d'autre chose et non regret de ce qui n'est plus ». La *saudade* « n'est pas mélancolie de ce qui a été, mais attente de ce qui doit venir. La *saudade* voit tout ce que le présent contient de promesse... C'est une nostalgie du meilleur, de ce supplément qui rendrait notre bonheur absolu, définitif » (p. 185). C'est une « nostalgie du futur » ». Ce qui évidemment est un paradoxe, qui fait souffrir, qui énerve, et qui en même temps est beau et vrai : c'est vrai que nous ne sommes pas dans un état définitif : mieux vaut le reconnaître, sachant que cet état définitif n'appartient pas au passé regretté, pas plus qu'au futur fantasmé.

Donc la *saudade*, cette « nostalgie du futur », conserve la nostalgie (des conservateurs), mais la vit dans le futur (des progressistes). Conservateurs et progressistes devraient s'y retrouver ! En effet, la *saudade* honore le passé et le futur, sachant que le futur est déjà dans le passé et le passé a déjà un pied dans le futur. Le temps, en fait, c'est une affaire assez complexe, l'histoire de la philosophie le montre : respectons-le tel qu'il est – complexe.

Le grand champion de la *saudade* - l'immense poète portugais Fernando Pessoa³ -, dit cela : « Ah, qui sait, qui sait si je ne suis pas déjà parti jadis, bien avant moi ». Laurence Devillairs commente : « Je ne suis pas seulement ce moi du présent ; je suis ce moi qui m'a devancé, ce moi heureux déjà arrivé, parti avant moi, et que j'espère rejoindre. C'est la nostalgie non de quelqu'un que j'aurais été mais d'une « autre personne qui serait mystérieusement moi ». Pourquoi me contenter de ce que je suis au présent – j'ajoute : de ce qui était au passé -, alors que vibrent en moi la vie et l'espoir de cet autre moi, heureux ? » (p. 187).

A cause de ce bonheur en gestation dans notre passé le plus profond, on éprouve le sentiment de retard - et on en souffre. « On a trop tardé à vivre ce que l'on doit vivre, à être celui que l'on doit devenir... Oui, on a tellement tardé à être celui que l'on doit être » (p.189).

Un synode, tout en étant un « mystère joyeux », peut faire souffrir. La philosophie de la *saudade* le conseillerait même. Un synode mâtiné de mélancolie du futur, qui cherche à rattraper son retard ? Des participants synodaux, et une Église, aussi bien « en partance » qu'« en provenance ? » (Devillairs, p. 78). *Saudade* vous dis-je !

1 J'arrive de Lisbonne ! Ceci explique cela !

2 Laurence Devillairs, *Un bonheur sans mesure, Petite philosophie de la vie en majuscule*, Albin Miche, 2017. Bien qu'étant de la philosophie, c'est un bonheur de lecture, même si, comme pour toute vraie lecture philosophique, on en sort « délavé » (Rutebeuf) !

3 Nous avons bu un verre en son honneur au bar qu'il fréquentait (immodérément !), le Brasileira, à côté de sa statue en terrasse - statue où il est attablé devant son verre ! Pour un peu, nous trinquions avec lui. Un de ses maître-livres : *Le livre de l'intranquillité*, Christian Bourgeois éditeur, 1999. Il est le témoin de cette double sensibilité contemporaine : il éprouve tout à la fois, « la noble joie d'avoir une religion et la noble douleur de l'avoir perdue ». Fernando Pessoa est mort en 1935.